

Thomas Franck

Les arts libéraux : une histoire des idées occidentales

D'une *épistémè* l'autre

Introduction : la naissance de l'idée de *technè* au fondement des *artes liberales*

Les arts libéraux font partie de l'histoire intellectuelle occidentale depuis la fin de l'Antiquité jusqu'à la Renaissance au moins. Il s'agit d'un découpage disciplinaire qui influence encore aujourd'hui une conception du savoir dans l'enseignement et une appréhension de la connaissance générale (les « humanités »), à la croisée de la technique rationnelle pour le citoyen/la citoyenne et de la science dans un sens vulgarisé. Les *artes liberales* se situent entre les principes de discipline théorico-pratique, de connaissance théorique, de transmission pédagogique et de visée encyclopédique. Beaucoup de recherches terminologiques ont d'ailleurs commenté la polysémie des termes d'*ars*, de *technè*, de *disciplina*, d'*épistémè* et de *logos* qui recouvrent des réalités distinctes en fonction des époques et des cadres sociaux. Traditionnellement, on intègre dans les arts libéraux la grammaire, la rhétorique et la logique d'une part (*trivium* ou « sciences du langage ») et l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique de l'autre (*quadrivium* ou « sciences des nombres »). Dès l'Antiquité émerge une conscience de la dimension symbolique de ces chiffres qui unissent le ternaire au quaternaire pour former le septénaire, supposé être au fondement de la connaissance absolue qui élève l'âme des hommes et organise leur culture commune.

La notion de technique (*technè*) date des présocratiques (VI^e-V^e siècle ACN) mais se structurera avec la pensée d'Aristote (IV^e siècle ACN) qui prolonge et déplace très nettement celle de Platon et Socrate – le terme *technè* est en réalité déjà attesté dans *L'Iliade* et est associé au génie créatif de l'homme, à sa capacité de manier l'outil et de le transcender par son intellect. La *technè* permet de faire advenir, par l'intervention humaine, quelque chose qui n'est pas présent dans la nature. La langue et la pensée des hommes sont ainsi principalement visées par les *technai*, raison pour laquelle Aristote parle d'une technique rhétorique qui fonde l'action des hommes dans la sphère publique. Face à l'idéalisme platonicien et à sa dénonciation de mauvaises techniques rhétoriques (dont celles des sophistes), l'empirisme d'Aristote sera le moteur pour le déploiement d'un ensemble de techniques méthodiques de rationalité visant à élever l'âme des citoyens en les formant à des savoirs autant pratiques que théorétiques (entre *technè*, *épistémè* et *paideia*).

De l'École de Platon aux premiers penseurs chrétiens : idéalisme et séparation entre corps et âme

Revenons à la naissance des arts libéraux. Une conception bien particulière de la vérité, tout à fait évolutive, va les sous-tendre durant les nombreux siècles que recouvrent les époques de l'Antiquité tardive, du haut Moyen Âge, du bas Moyen Âge et de la Renaissance. Cette conception est fortement influencée par les débats entre néo-platoniciens et aristotéliens, débats de plus en plus confrontés à l'exégèse religieuse de la chrétienté (théologie et philologie) qui opère elle aussi un découpage entre corps et âme, celle-ci étant supposée s'élever vers la voie de la connaissance céleste (il existe des arts libéraux pour l'âme et des arts mécaniques pour l'éducation du corps). La scolastique des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles sera un exemple d'excès théologique en même temps qu'un retour à une rhétorique quelque peu stéréotypée, fondée sur les enseignements d'un maître-ès-arts.

Il convient de faire remonter les débats entre *technè* et *épistémè* – pour le dire vite, entre technique et science – aux philosophes de la Grèce des V^e et III^e siècles ACN. Ainsi, l'opposition entre Platon et les sophistes fait émerger la croyance idéaliste du premier qui considère que la connaissance philosophique est une élévation de l'âme qui se coupe des apparences trompeuses, celles produites par la perception sensorielle et intuitive du monde (*a contrario* Protagoras soutient que « L'homme est la mesure de toute chose »). La pensée démiurgique, supérieure – conçue comme une transcendance de l'homme – doit être celle à laquelle aspire le philosophe qui s'élève, se détourne des évidences, pour être enthousiasmé par la pureté de la pensée philosophique qui s'accouche (maïeutique) dans la démarche dialectique. Il y a donc chez Socrate et Platon un rejet des mauvaises techniques rhétoriques, celles qui visent l'expression d'une pure *doxa*, c'est-à-dire d'une opinion à échelle humaine, qui détournent de la vraie vérité. *A contrario* celle-ci use d'un langage qui est pur, sans fioriture, fondé certes sur une rhétorique, mais sur une rhétorique philosophique, dialectique.

Aristote vient mettre un premier frein à l'idéalisme élitiste de Platon tout en prolongeant son idéal d'un accès à une métaphysique de la connaissance, métaphysique qui doit cette fois passer par une démarche empirique, par une connaissance du monde sublunaire (Aristote est réputé pour son excès d'empirisme). Le monde sublunaire n'est pas *de facto* le monde de la manipulation par les apparences sensibles, mais le lieu à partir duquel la connaissance philosophique (métaphysique) peut advenir et nous amener vers le supralunaire – on verra en quoi les arts libéraux enjoignent de passer par la *géométrie*, littéralement « étude de la terre », pour s'élever ensuite vers l'*astronomie*, étude des astres, donc du supralunaire. Pour répondre à l'exigence d'une méthode partant de l'observation des étants et afin d'éviter les excès rhétoriques trompeurs des sophistes (cette mauvaise rhétorique selon Platon car non transcendantale et non vertueuse, qui se détourne de l'essence du monde), il convient de mettre en œuvre une véritable technique rhétorique (*technè rhétorikè*), rationnelle et argumentative, absolument corrélée à la logique (ou dialectique selon Socrate et Platon).

Le terme de *technè* donnera dans sa traduction latine celui d'*ars*, qui n'est donc pas l'art tel que l'entend la société moderne, mais une technique qui vise l'accès à une connaissance par la méthode rationnelle, en d'autres termes l'accès de l'âme à la raison. Cette technique ne concerne pas les vérités nécessaires – vraies en tout temps et en tout lieu (ce qui intéresse plutôt l'*épistémè*, que l'on traduit encore avec trop de présupposés modernes par *science*, alors qu'elle intègre à ce stade également la philosophie, ou métaphysique, et qu'elle n'est pas dans une logique d'expérimentation hypothétique) – mais les vérités contingentes, celles sur lesquelles il n'est pas possible d'opérer des démonstrations, mais plutôt des raisonnements. En synthèse, la *technè* concernerait plutôt ce qui est à échelle humaine et contingente (quelque chose entre la raison pure et la raison pratique au sens kantien), alors que l'*épistémè* relève de l'absolu et du nécessaire (le transcendantal).

On voit bien d'où vient la notion d'*art* dans les *arts libéraux*, bien qu'il ne faille pas croire que la constitution du septennat date de l'Antiquité classique. On retrouve certes des découpages disciplinaires en phase avec une certaine modernité chez Platon et surtout chez Aristote (*Rhétorique*, *Logique*, *Physique*, *Métaphysique*, *Poétique*, *Politiques*, etc.), mais il faudra attendre des auteurs comme Augustin, Martianus Capella (IV^e-V^e siècles PCN), Boèce, Isidore et Cassiodore (VI^e siècle PCN) pour que se théorise clairement le découpage entre *trivium* et *quadrivium* et que s'instituent les arts dits « libéraux », c'est-à-dire qui servent à l'élévation de l'âme vers la connaissance d'une culture la plus haute qui soit. La séparation chrétienne entre corps et âme qui entraîne l'ascension céleste de cette dernière puisera dans l'idéalisme platonicien tourné vers la connaissance démiurgique supérieure un pilier épistémologique pour les arts libéraux.

Entre les auteurs de l'école platonicienne des V^e-IV^e siècles ACN (dont fait partie Aristote) et les premiers philosophes chrétiens de la fin de l'Antiquité, il faut mentionner l'importance du stoïcisme et de l'épicurisme pour comprendre la place de la *technè* dans la connaissance. On trouve autant chez Zénon, Sénèque, Marc Aurèle et Cicéron que chez Epicure et Lucrèce l'idée d'un art comme détenant une fin utile pour la vie de l'homme (aux antipodes donc de quelque chose comme l'art pour l'art du XIX^e siècle). Bien entendu, la notion de *technè* n'est pas aussi nettement présente que chez Aristote et le stoïcisme diffère de l'épicurisme, mais on notera qu'ils ne considèrent pas que la nature trompe le regard humain (à la différence des platoniciens) mais qu'elle est le lieu à partir duquel doit advenir l'art comme dépassement de la nature par elle-même. Pour les stoïciens, l'art est l'amplification de la nature ; les lois humaines (*nomos*), si elles doivent respecter les lois de la nature (*physis*), en sont le prolongement technique. On notera une différence fondamentale de l'épicurisme qui, en raison de sa conception matérialiste de l'atome et du vide, ne peut placer une conscience dans l'idée même de nature (on rompt une première fois avec l'idée d'architecture universelle et démiurgique au fondement de la nature), et par conséquent dans sa conception de la technique artistique, typiquement humaine.

Trivium et Quadrivium dans le haut Moyen Âge

Les arts libéraux se structurent donc, dans la vision du monde chrétienne, du VI^e au IX^e siècle, soit au moment de l'institution carolingienne. Ces deux siècles correspondent respectivement à l'apparition des termes de *quadrivium* (dans l'*Institution arithmétique* de Boèce) et de *trivium* dans les notes philologiques de l'*Art poétique* d'Horace dans un contexte carolingien. La formule d'*artes liberales* est probablement une transposition de l'*egkyklios paideia*, soit une culture générale au fondement de l'éducation grecque (la *paideia* aristotélicienne est un modelage du corps et de l'esprit pour l'élévation du citoyen). L'idée d'un cycle en sept branches semble donc fixée progressivement au cours de l'Empire romain, dont le projet éducationnel est fondé sur l'*institutio* (« institution » au sens de structure institutionnelle de l'Empire et « institution » au sens d'une inculcation d'un ensemble de savoirs pour le petit citoyen, toujours d'extraction aristocratique). Cinq grands noms doivent ici être retenus comme préparant l'institution des *artes liberales* : Varron, Cicéron, Quintilien, Denys le Thrace et Lactance. Ce dernier considère que les *artes* sont une propédeutique, c'est-à-dire un moment préparatoire, à la philosophie (la métaphore des *artes* comme degrés, ponts, échelles et finalement marches entre le monde matériel et le monde immatériel de la connaissance date du tout début de l'Empire romain). Mais il faut attendre Augustin avec son *De ordine* et Martianus Capella avec ses *Noces de Philologie et de Mercure* pour qu'une première mention du cycle septénaire soit attestée. Tous deux issus d'une culture nord-africaine (certes aux marges de l'Empire romain), ils sont fortement influencés par le néoplatonisme ; le premier peut être vu comme l'un des premiers grands penseurs de la chrétienté, le second comme l'un des derniers grands penseurs païens.

Augustin a comme projet de rédiger une vaste encyclopédie des sept sciences cardinales, dont la première serait la grammaire. Cette encyclopédie doit servir un projet platonicien d'ascension du corporel vers l'immatériel. Après le développement des sciences rationnelles (le *trivium* grammaire, dialectique, rhétorique), l'homme doit se purifier de ses sens par la musique (transition entre le *trivium* et le *quadrivium*, termes rappelons-le qui ne sont pas encore utilisés par Augustin), la géométrie et l'astronomie. L'aboutissement de ces deux cycles est la science des nombres, arithmétique, puisque l'âme est nombre (de l'un à la trinité). Il s'agit donc bien d'une élévation de l'âme du matériel vers l'immatérialité des intelligibles. À la lecture du *De Ordine* d'Augustin, on perçoit l'analogie opérée entre l'homme et l'univers au sein duquel le chaos règne si l'harmonie de la connaissance n'est pas instaurée. Pour ordonner l'univers, l'homme doit s'ordonner lui-même en se détournant de ses sens trompeurs

au profit de la contemplation intérieure (voir les *Confessions*). Les études libérales peuvent alors secourir l'homme dans sa quête d'un ordre intime et cosmique (de la grammaire à l'astronomie, qui débouche sur la philosophie, accès à la lumière divine). Une vision du monde (*épistémè*) s'instaure alors et marque l'éducation aux arts libéraux durant des siècles : il s'agit de la croyance en une élévation de l'homme par la connaissance, structurée par des degrés successifs, permettant à l'âme de se libérer par le rejet de la pure sensation et par un travail sur soi, une ascèse, autant intériorisé que tourné vers l'univers visé par la connaissance démiurgique.

Fortement influencé par Varron, Martianus Capella use quant à lui d'allégories pour faire parler chaque discipline des *artes liberales* au profit de l'idée néoplatonicienne d'ascension céleste (on retrouve toujours une idée d'élévation par les arts libéraux). Boèce reprend quant à lui à Platon les quatre sciences mathématiques déjà présentées dans la *République* ainsi que la conception du démiurge dans le *Timée*. Pour élever son âme au-delà du borbier des sens, une formation aux sciences des nombres doit être un prélude à la dialectique philosophique. Chez Cassiodore, la grammaire arrive également en premier lieu, avant la dialectique et la rhétorique. La quatrième grande des *doctrinalis* est la science mathématique, sous-divisée en 4 branches : arithmétique, géométrie, musique et astronomie. Chose intéressante, Cassiodore utilise le terme *ars* pour les sciences du langage et *disciplina* pour les sciences mathématiques. Toutefois, la logique (qui est un pivot essentiel) peut opérer tantôt comme science, tantôt comme art, selon qu'elle développe une argumentation apodictique à propos de vérités nécessaires ou une argumentation vraisemblable à propos d'opinions contingentes. Cette distinction est très aristotélicienne. On retrouve d'ailleurs dans les *Institutions* de Cassiodore une pensée du schéma, avec la reprise de plusieurs schémas puisés chez Aristote, notamment les cinq étapes pour la construction d'un discours : *inventio*, *dispositio*, *elocutio*, *memoria* et *pronuntiatio*. L'influence des grammaires latines (voir Denys le Thrace) est également présente. On y trouve les sept parties du mot : *qualitas*, *coniugatio*, *genus*, *numerus*, *figura*, *tempus* et *persona*.

Au IX^e siècle, un philosophe carolingien comme Alcuin, formé à York, suggère que l'élévation par la connaissance passe par les sept colonnes de la sagesse, instituant la métaphore d'une architecture de la connaissance unissant fondations et élévation. Sept degrés mènent jusqu'au sommet de la science spéculative. La métaphore est aussi celle de l'arbre dont les racines seraient les sept sciences libérales. On voit donc que le haut Moyen Âge est marqué par l'émergence d'une formation agencée autour des sept piliers définis par les arts libéraux, qui sont au cœur du projet éducationnel des fameuses écoles cathédrales carolingiennes. Un imaginaire de l'édification et de l'élévation de l'âme traverse cette période d'institutionnalisation de la chrétienté, encore fortement marquée par le paganisme grec et romain. Le développement progressif de l'édification des cathédrales, durant le bas Moyen Âge, viendra matérialiser l'élévation de l'âme ; la connaissance architecturale (notamment la maîtrise de l'arc brisé et de la voute sur croisée d'ogive qui permet l'érection d'édifices gothiques monumentaux) est elle aussi fondée sur une *technè* (géométrique et arithmétique) qui rend possible la figuration de l'élévation de l'âme vers le céleste.

La scolastique dans les universités : théologie, philosophie et rhétorique

Faisons un bon dans le temps et plongeons-nous dans le XIII^e siècle, soit celui qui a vu émerger les premières universités, dont l'Université de Paris (la Sorbonne). On retrouve dans cette université une Faculté des Arts et pour la porter des « maîtres-ès-arts » qui véhiculent l'idée que la sagesse ne s'acquiert que par la maîtrise de différents arts. Dans cette faculté, la philosophie propédeutique qui enseigne les arts libéraux va progressivement se coupler à la redécouverte d'Aristote (également à l'origine d'une pensée théologique). L'émergence de la pensée scolastique dans les universités, qui se fonde

notamment sur l'exégèse des textes religieux mais aussi sur un art de la *disputatio*, va faire se mêler philosophie, théologie, philologie et rhétorique. Un questionnement va alors naître à propos de la primauté de la sagesse philosophique ou de la théologie devant mener à la révélation : laquelle est la philosophie première ? Laquelle est la fin ? Laquelle est le moyen d'accès à la connaissance ultime, celle de la lumière révélatrice ?

Pour Thomas d'Aquin, auteur de la *Somme théologique*, la philosophie est un mode de vie, une vision du monde, voire une éthique fondée sur d'autres savoirs la portant comme un idéal vers la vérité auquel il faut s'abandonner (le bonheur est lié à l'idéal de connaissance de l'homme). Connaissance philosophique et contemplation divine sont alors liées et des degrés doivent y mener de l'observation des sensibles à la conceptualisation des intelligibles. Pour Thomas d'Aquin, on atteint Dieu par la raison tout en se laissant atteindre par la révélation divine : foi et raison ne sont donc pas foncièrement antinomiques. La scolastique accorde une importance capitale à l'exégèse biblique, dans les langues originelles, et transforme parfois les arts dits libéraux en moyens au service de la cause théologique. Nombreux sont ceux qui, comme Thomas d'Aquin, placent la théologie au-dessus de la philosophie comme science de la sagesse, comme propédeutique préalable à la connaissance divine. Le culte de la raison chez Thomas d'Aquin n'est donc pas une raison créatrice et critique mais une raison contemplative qui découvre un déjà-là, qui reçoit, appréhende et admire une connaissance qui lui préexiste.

Ainsi, durant le bas Moyen Âge, une discipline comme la rhétorique délaissera complètement ses origines politiques, citoyennes et démocratiques pour devenir un exercice stéréotypé de dispute oratoire dans les écoles cathédrales et monacales (déjà l'institutionnalisation de l'Empire romain à la fin de l'Antiquité avait mis un frein à cette rhétorique citoyenne de l'argumentation et de la logique politique). La rhétorique des monastères, close sur elle-même et complètement étrangère à la notion de publicité, est aux antipodes de la rhétorique classique, qui est née dans un contexte d'ouverture à la parole publique, celle du tout-venant, du citoyen sans condition. Les écoles monacales et cathédrales, si elles diffèrent bien des universités créées durant la renaissance des XII^e et XIII^e siècles, sont autant le berceau d'une perpétuation de la tradition que d'un renouvellement, à la croisée de la théologie chrétienne et des philosophies aristotélicienne et néoplatonicienne.

À côté de l'idéologie scolastique chrétienne continue de circuler la pensée d'Aristote dans les universités, par la voie d'Averroès, penseur qui montre une incompatibilité de l'aristotélisme avec la pensée de la révélation chrétienne, et de Thomas d'Aquin qui, quant à lui, tente de concilier christianisme et aristotélisme. On parle d'un réel retour d'Aristote du milieu du XII^e siècle au milieu du XIII^e siècle, avec une multiplication des traductions, notamment de sa *Rhétorique*. Vers 1255, l'ensemble de l'œuvre d'Aristote est redécouverte et traduite – de l'arabe au latin ou du grec au latin, par l'intermédiaire d'Avicenne et d'Averroès. Certains penseurs, à la limite de l'hérésie, justifient une séparation entre théologie et philosophie naturelle, ce qui constitue déjà une prémisse assez précoce du rapport entre Dieu et la Nature qui orientera certaines formes de déisme des siècles à venir. Les oppositions entre les sectes chrétiennes, comme entre dominicains (dont fait partie Thomas d'Aquin) et franciscains, doivent nous montrer qu'il n'y a pas d'unité intellectuelle au Moyen Âge autour d'un dogme chrétien absolu. Certains, comme les dominicains, conçoivent la théologie comme une science, contrairement à d'autres philosophes chrétiens plus ou moins hétérodoxes. Certains, comme Boèce de Dacie (XIII^e siècle), soutiennent une séparation de la philosophie et de la théologie au profit d'une prise en compte des données empiriques de la nature (on retombe en quelque sorte sur terre pour mieux s'élever). La perfection de l'homme passe pour Boèce de Dacie par la pensée philosophique. Dans ce contexte, la géométrie jouira d'un regain d'intérêt jusqu'à la fin du Moyen Âge au moins, dans

une vision des arts libéraux agencés autour de ce pivot géométrique, science à la fois expérimentale et spéculative.

La géométrie est donc étymologiquement la mesure de la terre (pour la répartition des terres agricoles notamment) ; elle concerne d'abord des mesurables fixes (point, ligne, surface, solide) puis s'oriente progressivement vers des mesurables mobiles, en se tournant vers le céleste, les étoiles, les astres (astronomie). Elle enjoint donc à l'humilité, celle de l'homme face au cosmos. Il faut mentionner le fait que l'Université d'Oxford confère une importance bien plus grande à la philosophie naturelle d'Aristote que la Sorbonne. La tradition plus empiriste qui se déploie en Angleterre dans les Universités sera grande au cours des siècles qui suivent et l'on peut voir chez un penseur comme Francis Bacon (XVII^e siècle), certes opposé à Aristote, un instituteur de l'empirisme. La fin du Moyen Âge voit alors un regain de l'intérêt pour la rhétorique, avec les *arts dictaminis* (art de dicter) et la scolastique, mais dans une acception toute différente de celle d'Aristote. C'est dans l'influence des gouvernants et donc dans la construction d'une science politique qu'œuvrent les maîtres de rhétorique aux XIII^e et XIV^e siècles (on mentionnera, à Florence, Brunetto). Dans la gouvernance de la Cité, le Moyen Âge tardif recourt au concept aristotélicien de *phronesis* (sagacité), traduit par *prudentia*, et à la centralité de la vertu éthique.

Apogée et déclin des *artes liberales*

Le XV^e siècle viendra instituer l'idée d'une formation aux *humanitas* dans le cursus universitaire (dans une grande partie de l'Europe, en France, en Angleterre et en Allemagne notamment). L'imitation des anciens, que l'on retrouve dans la pensée de plusieurs « humanistes » des XV^e et XVI^e siècles y est centrale (si le terme *humaniste* est attesté à la fin du XVI^e siècle, celui d'*humanisme* date du XIX^e siècle). A la charnière des XVI^e et XVII^e siècles, les arts libéraux sont fréquemment associés aux arts de la construction. Déjà avant ce moment, on constate de nombreuses références aux arts libéraux dans la statuaire des cathédrales, indice que la formation des bâtisseurs n'est pas étrangère au cycle des sept sciences, distinctes mais complémentaires des arts mécaniques. À l'époque de la Renaissance, les arts libéraux sont donc très bien connus et forment une espèce de *doxa* de l'enseignement classique et humaniste des érudits devant maîtriser autant les disciplines que leurs fondateurs antiques.

Un auteur comme Guillaume Budé (XV^e siècle) fera la promotion des arts libéraux en visant, de manière à peine détournée, la formation de la cour royale de France. Valorisant très fort la grammaire, conçue comme de la philologie, il veut dans le même temps dépoussiérer les auteurs antiques délaissés malgré leur intelligence. C'est pour cette raison que la philologie doit permettre un retour à ces auteurs dans la lettre (une étude savante et rigoureuse). La cause que sert donc Budé, notamment dans son *Etude des lettres* et son *De Assè*, est le Génie de la France dont il veut presque constituer une armée d'humanistes. Budé est en quelque sorte un symptôme d'un des usages de la rhétorique et des arts libéraux propres à la transition entre le Moyen Âge et la Modernité historique. Il a lu attentivement Martianus Capella dont un exemplaire annoté par l'humaniste a été préservé. Concevant la rhétorique comme de l'éloquence qu'il est nécessaire de travailler par une étude du style écrit, il participe au mouvement induit dès le début du Moyen Âge, celui qui consiste à désintellectualiser la rhétorique et à l'orienter vers une technique ornementale. L'*elocutio*, troisième étape dans la constitution du discours selon Aristote, en vient à englober toute l'idée de rhétorique, qui perd ses dimensions de recherche (*inventio*) et plus encore de performance (*actio*). La rhétorique de Budé est quelque peu ampoulée, elle entend s'inspirer des anciens et les imiter (dans la lettre grecque et latine) tout en valorisant très fort la culture française contre les humanistes italiens – nous sommes aux prémises d'une forme de patriotisme culturel. Tout comme Rabelais se moquera de la pédagogie stéréotypée de la scolastique, Erasme se moquera de l'usage que fait Budé de la rhétorique.

La promotion des arts libéraux ne cessera pas durant les XVII^e et XVIII^e siècles, bien qu'elle soit de plus en plus confrontée à de nouvelles formes de pensée modernes : empirisme, naturalisme, athéisme, sensualisme, matérialisme, etc. L'encyclopédie de Diderot et D'Alembert publie plusieurs planches des arts libéraux et mécaniques, mais dans une logique de plus en plus proche des sciences naturelles et de la collection empiriste. Un auteur comme Descartes vient mettre un très grand coup de frein à ce règne des arts libéraux en soutenant que les lettres, qu'il a certes apprises dans sa jeunesse, ne permettent pas de fonder son rationalisme méthodique. *Le Discours de la méthode* condamne en effet la rhétorique devenue éloquence et, par conséquent, il discrédite le *trivium* au profit du *quadrivium*. Arrive alors le règne du calcul mathématique supposé être au fondement d'une méthode que les lettres rendraient impossible. De nouveau, comme Budé, Descartes est un symptôme d'une époque dont l'*épistémè* est en mutation. En dénonçant autant l'éloquence que la poésie, deux frivolités que l'on aime, il extrait celles-ci de la raison. En quelque sorte, il réagit contre ceux qui avaient réduit la rhétorique à du pur ornement, à de l'éloquence sans raisonnement, à un travail de l'écriture ampoulée, décorative, voire baroque. L'excès de méthodisme rationaliste et calculeur de Descartes est une réponse à l'excès d'une rhétorique qui n'est plus ancrée ni dans la logique, ni dans la dialectique, ni dans l'argumentation. Elle est donc détachée du socle argumentatif auquel Aristote l'avait associée.

Le XIX^e siècle constitue le moment de déclin de la pensée humaniste et universaliste des arts libéraux, dans l'héritage du geste de condamnation opéré par Descartes au XVII^e siècle. Le découpage scientifique moderne qui s'institue ainsi que les découvertes liées à la révolution industrielle viennent apporter des régimes de connaissance absolument inédits : déploiement de la philologie comme grammaire historico-comparée (la philologie est déjà certes fort présente dès le XV^e siècle chez les humanistes), du positivisme (le fait prime sur les formes de la pensée), de la sociologie ; autonomisation du champ littéraire (auquel on intègre l'étude rhétorique) ; développement de la biologie et des sciences naturelles ; découvertes en thermo-dynamique avec maîtrise de l'électricité ; déploiement de la phénoménologie, de la psychologie puis de la psychanalyse et de la psychiatrie (ouvrant une nouvelle exploration de la *psychè*, qui n'est plus du tout l'âme dans l'acception chrétienne) ; matérialisme philosophique, nihilisme puis existentialisme ; glissement progressif de la grammaire vers la linguistique ; découverte des lois de la chimie organique ; etc. Il est évident que le XX^e siècle et le XXI^e siècle ont complètement rompu l'idéal d'une formation complète de l'individu par les sept arts libéraux.

Bibliographie sélective

Cambiano, Giuseppe. 2012. « Les Présocratiques et la technique ». In Brisson, Luc, Macé, Arnaud et Therme, Anne-Laure. *Lire les présocratiques*. Paris : Presses Universitaires de France, p. 45-60.

Fleury, Gérard. 2021. « Les allégories des arts libéraux de Martianus Capella (Ve siècle) jusqu'au XXI^e siècle ». In *Académie de Touraine*, p. 1-33.

Guillaumin, Jean-Yves. 2003. « Arts libéraux et philosophie chez Lactance ». In Guillaumin, Jean-Yves et Ratti, Stéphane dir. *Autour de Lactance*. Besançon : Presses Universitaires de France-Comté, p. 27-42.

Hadot, Ilsetraut. 2006. *Arts libéraux et Philosophie dans la pensée antique*. Paris : Vrin.

Imbach, Ruedi. 1996. *Dante, la philosophie et les laïcs. Initiation à la philosophie médiévale*. Paris : Cerf.

Imbach, Ruedi. 2001. « De Boèce de Dacie (v. 1260) à Dante (1265-1321) : la philosophie morale et politique à l'aristotélisme radical ». In *Histoire raisonnée de la philosophie morale et politique*. Paris : La Découverte, pages 191-201.

Lamy, Alice, Raffarin, Anne et Sérís, Emilie. 2022. *Dignité des Artes : promotion et évolution des arts libéraux de l'Antiquité à la Renaissance*. Paris : Honoré Champion.

Sasseville, Michel. 1999. « La théorie logique d'Aristote et la pratique des arts libéraux ». In *Laval Théologique et Philosophique*. N°55, p. 285-307.

Warin, Isabelle. 2021. « La notion de *technè* en Grèce ancienne ». In *Artefact*. N°15, p. 43-60.